EXTRAIT

— Bon, à vous les poussins, enchaîna Mortier, interrogatoire en règle ! Nom, prénom, âge, et tout le toutim !

François s'apprêtait à s'exécuter lorsqu'un homme à l'allure distinguée, front dégarni et lunettes pince-nez, barbiche et moustache taillées au cordeau, fit son entrée depuis la pièce voisine. Aussitôt, tous les inspecteurs se turent et rectifièrent leur position.

— Ma foi, messieurs, commença le nouveau venu, à en juger par votre bonne humeur, on pourrait penser que tous les malfaiteurs de Paris sont sous les verrous et que nous n'avons plus qu'à nous donner des vacances !

Il parlait avec une voix suave teintée d'ironie. François remarqua qu'il arborait la barrette rouge de la Légion d'honneur au revers de sa veste et qu'il tenait entre ses doigts une petite fiche verte. Il devait avoir dans les quarante-cinq ans.

— C'est de ma faute, chef, s'excusa Mortier. On a deux bleus de l'école qui viennent de nous arriver et j'essayais juste de faire connaissance.

— Deux bleus, hein ?

L'homme tourna son regard gris et pénétrant vers les jeunes gens :

— Vous en étiez aux présentations, si je comprends bien. Ne vous interrompez pas pour moi, je vous en prie...

Après une infime hésitation, François se lança :

— Inspecteur François-Claudius Simon, né à Vannes le 22 janvier 1893. Première affectation à la brigade criminelle de la préfecture.

— Depuis combien de temps à Paris ?

— Depuis 1912, monsieur.

— Et ce prénom, François-Claudius ? Ce n'est pas très breton...

Le jeune homme se sentit rougir.

— Il... il plaisait à ma mère. Du moins je crois... Mais on m'appelle plutôt François.

— Et vous ? demanda l'homme au pince-nez en agitant sa fiche verte vers la seconde recrue.

— Jean Lefourche, déclina posément celui-ci, né à Paris le 17 mars 1890. Anciennement gardien de la paix attaché au commissariat du onzième arrondissement.

— Dois-je en déduire que vous n'aviez plus très envie de garder la paix ? insinua le chef. À en croire les journaux, il semblerait pourtant qu'elle en ait plus besoin que jamais, non ?

— J'ai passé près de cinq ans dans les rues du onzième, monsieur, à faire la circulation et à courir après les tire-laine. J'avais envie de changer, sauf votre respect.

— Vous aviez envie de changer, mais pas au point de vous engager dans l'armée ?

Jean Lefourche piqua du nez et demeura muet.

— Ne voyez rien de désobligeant dans ma question, Lefourche. Beaucoup de nos collègues, y compris dans ces locaux, ont mené leur propre combat ici, contre les profiteurs et les espions...

Il marqua une pause et ses yeux se perdirent dans le vague :

— Certains, ajouta-t-il, ont cependant choisi l'épreuve du feu... Et pour quelqu'un qui est avide de changement, Lefourche, croyez-moi, le front est une expérience qui bouleverse votre vie. Ce n'est pas l'inspecteur Simon qui me contredira, je suppose ?

— Euh... Non, évidemment, admit François, tandis que son interlocuteur le détaillait de la tête aux pieds.

— Car vous, Simon, continua celui-ci, vous avez fait la guerre, bien sûr. Laissez-moi réfléchir... Vous êtes né en 1893, ce qui signifie que vous êtes de la classe 1913. Vous étiez donc en train de faire votre service militaire lorsque le conflit a éclaté et on a dû vous jeter dans les premiers wagons de mobilisés. Correct ?

— Correct, monsieur.

— Aujourd'hui, vous voilà à la brigade criminelle, au terme de vos cinq mois de formation réglementaire. Or, autant que je le sache, comme deux millions de leurs valeureux camarades, ceux de la classe 1913 ne sont pas encore démobilisés... Ce qui nous conduit à penser quoi, Mortier, vous qui êtes si prompt à faire de l'esprit ?

Mortier fit un pas en arrière, hésitant :

— Que... que Simon a déserté ?

— Ne dites pas de bêtise, allons ! Nous sommes à la préfecture ! Mais non, cela nous conduit à penser...

Il plissa légèrement les paupières derrière ses binocles aux cercles dorés :

— De toute évidence, ce jeune homme a été blessé durant la guerre. Regardez sa tempe... La cicatrice que nous avons là, qui ne s'est pas encore estompée mais qui n'est pas non plus à vif, date au moins de sept ou huit mois. L'inspecteur Simon a dû être blessé aux environs du printemps ou de l'été 1918... Une blessure suffisamment grave pour qu'il soit rapatrié à l'arrière jusqu'à la fin des hostilités. Ce qui expliquerait qu'on ne l'ait pas renvoyé sous les drapeaux et que, rendu à la vie civile, il ait pu s'inscrire à l'école de police. Comment est-ce arrivé, Simon ?

— Pardon ? balbutia François.

— Votre blessure...

— Je... ça s'est produit sur l'Aisne, en mai 1918. Pendant la contre-offensive allemande...

— Mmmh ! Mauvais souvenir, en effet... Quelle unité ?

— 22^e division, 62^e régiment d'infanterie, monsieur. On s'est battu trois jours sans discontinuer et on a dû se replier sur Bazoches. C'est là que j'ai été blessé à la tête...

— Mais vous ne seriez pas ici si vous en aviez gardé des séquelles, j'imagine ?

François songea aux cauchemars qui le hantaient la nuit, aux visions d'horreur qui l'assaillaient à l'improviste, aux douleurs pour mastiquer et à ces coups de poignard, surtout, qui lui transperçaient quotidiennement le crâne...

— Non, finit-il par dire, aucune séquelle.

— Tant mieux, Simon ! Je suis l'inspecteur principal Robineau, déclara-t-il en lui tendant la main. Ne serrez pas trop fort tout de même, j'ai été blessé au poignet, du côté de Craonne...

Il salua ensuite Lefourche avec le même solennité, puis brandit son rectangle de papier vert :

— Là-dessus, messieurs, je dois vous laisser. On nous a transmis une fiche d'intervention à propos de coups de feu à la gare Montparnasse. Je comptais emmener Gommard, histoire de lui faire faire un peu d'exercice, mais puisque nous avons deux novices, profitons-en pour leur apprendre le métier. Mortier, je vous confie Lefourche, mettez-le au courant de la procédure et des habitudes de la maison. Moi, je me charge de notre soldat : après quatre années dans les tranchées, il a mérité de prendre l'air.

Il pointa sur François un doigt énergique :

— Qui sait, inspecteur Simon, c'est peut-être le début de votre première affaire !